

LA TRADUCTION : ILLUSTRATION D'UN PROCESSUS COMPLEXE

Introduction

Comme beaucoup de substantifs formés à partir de verbes avec le suffixe *-tion*, le mot *traduction* désigne à la fois l'action et son résultat. Ce qui intéresse le présent développement est bien entendu l'action, c'est-à-dire le processus opératoire. Toutefois, cette première remarque ne suffit pas à fixer l'objet de cette réflexion. Dans la langue courante, l'appellation *traduction* s'applique aussi bien à l'exercice scolaire de transposition d'un code linguistique en un autre code linguistique (transcodage), effectué couramment dans le cadre de l'enseignement/apprentissage des langues étrangères, qu'à l'exercice de la profession de traducteur qui consiste à ré-écrire dans une autre langue un texte destiné à jouer un rôle dans la vie culturelle, économique ou politique d'un pays. C'est ici la traduction professionnelle qui retiendra l'attention.

La traduction scolaire, adossée à la linguistique contrastive, relève d'un processus linéaire. Les phrases, ou le texte à traduire réduit à une succession de phrases, sont transcodées d'une langue à l'autre. L'opération consiste à puiser des correspondances lexicales pré-établies répertoriées dans des dictionnaires bilingues ou apprises par coeur et à appliquer des règles de syntaxe de la langue d'arrivée pour assurer le bon agencement des correspondances adoptées. Traduire revient alors à repérer des éléments préexistants et à les positionner et les imbriquer à la manière d'un puzzle de façon à se rapprocher le plus possible de l'image virtuelle du texte à reconstituer dans la langue d'arrivée. Il s'agit donc d'un processus linéaire qui porte sur une entité fermée. De fait, la traduction scolaire porte sur des fragments de textes isolés. L'exercice lui-même procède par découpage de l'extrait de texte à traduire en fragments plus petits, généralement de la taille d'une phrase ou d'une proposition si la phrase est jugée trop longue pour être traitée en bloc. Le présupposé est qu'il est ensuite possible de ré-agréger les fragments traduits, ou plutôt transcodés, pour reconstituer le tout. Dans ce cas, le tout est égal à la somme des parties. Le texte est alors un ensemble clos, fait de matière exclusivement linguistique, et c'est cette matière qu'il y a lieu de traduire. En outre, dans cette optique, il y a disjonction entre le sujet traduisant et l'objet traduit ; autrement dit, le texte est considéré comme une entité autonome, isolable, indépendante du traducteur. La traduction présente ainsi des caractères de prévisibilité et de réversibilité, bref rien qui évoque la complexité. C'est cette conception de la traduction qui est à l'origine des travaux sur la traduction automatique, et qui a mené à l'impasse que l'on constate encore aujourd'hui.

Le texte : un système ouvert

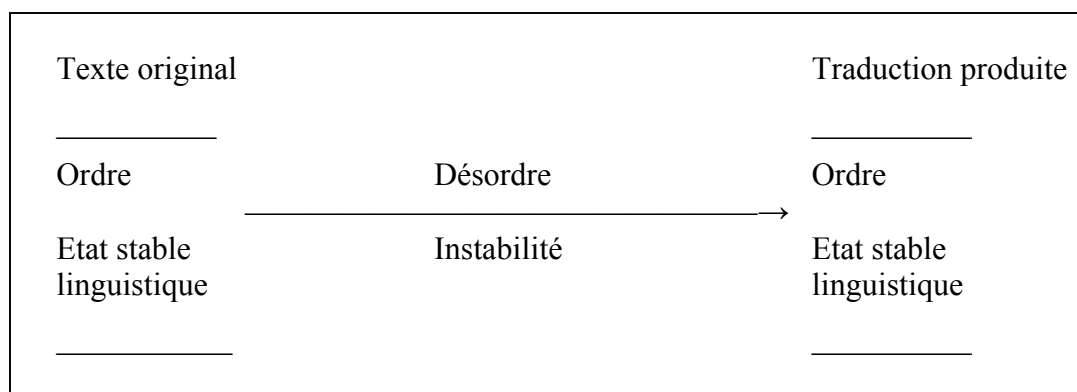
En revanche, la traduction qualifiée ici de professionnelle, c'est-à-dire dont le produit est destiné à d'autres lecteurs que le professeur de langue, donne lieu à une tout autre démarche. La traduction professionnelle est cet exercice dont le produit est utilisé par tout un chacun dans sa vie quotidienne, qu'il s'agisse de littérature étrangère traduite, du manuel d'instructions accompagnant un matériel conçu dans un pays lointain, de données économiques fournies par des entreprises multinationales, d'informations politiques diffusées par des agences de presse, ou d'articles scientifiques publiés en langue étrangère, pour ne citer que quelques exemples parmi les plus courants. De fait, la démarche de traduction mise en oeuvre à cet effet est une illustration presque prototypique de ce qu'est un processus complexe. Déjà, on change de paradigme (Durieux, 2000). On sort du cadre de la linguistique

contrastive qui restreint la traduction à un simple jeu de transcodage, pour la considérer comme un acte de communication. Dès lors que la traduction assume son rôle de relais dans la chaîne de communication entre des individus ne partageant pas la même langue ni la même culture, traduire consiste à comprendre pour faire comprendre. Le processus de traduction s'inscrit alors dans le paradigme interprétatif. En effet, tout effort de compréhension implique une étape d'interprétation, dans laquelle la matière linguistique n'est que le stimulus. Si comprendre un texte exige une connaissance de la langue dans laquelle il est rédigé et de ses règles de fonctionnement, cela nécessite aussi la mobilisation de connaissances thématiques et au moins d'un savoir relatif aux conditions de production du texte en question. «Il faut encore détailler cette évidence : pour comprendre un texte, la connaissance du système fonctionnel de la langue ne suffit pas, et il faut connaître toutes sortes d'autres codes. » (Rastier, 1996 : 251). C'est précisément l'apport de ces connaissances d'une nature autre que linguistique qui permet le bon déroulement du mécanisme d'interprétation.

Le traducteur professionnel a affaire non plus à des fragments ou extraits, mais à des textes intégraux authentiques. Or, paradoxalement, même si le texte à traduire est entier et complet, il ne constitue pas pour autant une entité close, isolable. Bien au contraire, un texte n'est jamais isolé, de même qu'il n'est jamais premier ; il n'a d'existence que par rapport à d'autres textes auxquels il est une forme d'écho ou de réponse. Ainsi, un texte est une entité ouverte qui constitue un système, ouvert sur son environnement. Dans ce système, l'environnement joue le rôle de co-organisateur du texte. Ceci a pour conséquence « que l'intelligibilité du système doit être trouvée, non seulement dans le système lui-même, mais aussi dans sa relation avec l'environnement, et que cette relation n'est pas qu'une simple dépendance, elle est constitutive du système. ... Logiquement, le système ne peut être compris qu'en incluant en lui l'environnement, qui lui est à la fois intime et étranger et fait partie de lui-même tout en lui étant extérieur. » (Morin, 1990 : 31-32).

Concrètement, le traducteur est confronté à un texte qui apparemment est un objet isolable et quantifiable : on peut en évaluer le nombre de pages, en décompter les mots qui le composent. Toutefois, cet objet n'est un ensemble clos que vu comme du graphisme sur du papier et tant qu'il reste lettre morte. Dès lors qu'un lecteur intervient, le texte perd son état figé apparent pour prendre sa place dans son environnement et s'ouvrir à son lecteur. Ce dernier n'est pas un simple récepteur passif, au contraire il participe activement à la construction du sens du texte, en mobilisant ses connaissances linguistiques mais aussi thématiques, de nature à déclencher des processus associatifs. Comme tout système ouvert, le texte a des échanges avec son milieu. Le traducteur est d'abord un lecteur qui doit construire du sens (comprendre) avant d'être en mesure de produire du sens pour le lecteur de sa traduction (faire comprendre). Ainsi, dans le cadre de la communication inter-linguistique, le texte original présente un état stable qui reflète un ordre sous-jacent à la forme linguistique figée du texte. La traduction produite présente à son tour un état stable équivalent, mais entre les deux une phase d'instabilité apparaît qui donne lieu à un phénomène d'entropie¹.

¹ La notion d'entropie est empruntée au deuxième principe de la thermodynamique. Elle a été introduite en 1854 par le physicien allemand Rudolf Clausius. L'entropie d'un système caractérise son degré de désordre. Elle accompagne toute transformation, c'est-à-dire une évolution d'un état à un autre. Elle s'écrit sous forme d'une fonction mathématique. Par analogie, la notion d'entropie a été introduite en théorie de la communication et de l'information par Shannon. Elle s'exprime également par une formule mathématique représentant la quantité d'information en référence à la probabilité d'occurrence du message effectivement transmis parmi les nombreuses formes qu'est susceptible de prendre le message émis (Le Moigne, 2002). L'équation de Shannon montre que l'entropie croît de façon inverse à l'information, ce qui a conduit à imaginer une entropie négative ou néguentropie pour déterminer la quantité d'information véhiculée par un message émis. On remarque, toutefois, que la théorie mathématique de la communication mesure la quantité d'information par l'improbabilité des messages d'un point de vue statistique, sans tenir compte de leur sens.



Le texte à traduire arrive dans un état ordonné organisé selon les règles de la langue dans laquelle il est rédigé. Pour autant, les mots qui le composent ne sont pas un réceptacle de sens, ils n'offrent que des virtualités de sens. Comme tout texte, il présente une structure tridimensionnelle, caractérisée par trois propriétés : connexité, cohésion, cohérence.

La connexité est assurée par des marqueurs présents dans le texte et qui servent de support aux relations entre les mots, les propositions et les phrases ; ce sont les connecteurs, par exemple les pronoms, anaphores et cataphores, déictiques, conjonctions, etc. Les marqueurs de connexité sont de nature grammaticale et syntaxique. La connexité est liée au co-texte. Elle concerne la dimension horizontale d'un texte.

La cohésion concerne la structure sémantique du texte. La cohésion dépend du contexte verbal. Ici, la notion d'isotopie est fondamentale. L'isotopie est le fil conducteur, le thème qui progresse, le principal vecteur de cohésion. Le principe de récurrence sous-jacent à l'isotopie assure la continuité du propos du texte, garantit que le sens progresse, du début vers une fin. C'est ce qui permet au lecteur de se laisser conduire jusque là on l'on veut en venir. La cohésion est liée au principe de non-contradiction ; elle correspond à la dimension verticale d'un texte.

La cohérence a trait aux relations avec des connaissances relatives au sujet traité dans le texte. Ce n'est donc pas une propriété linguistique du texte mais le fruit d'une activité interprétative de la part du lecteur. La cohérence est liée au contexte cognitif. Le contenu informatif du texte doit présenter un caractère de congruence, c'est-à-dire apparaître dans une relation de pertinence, de cause, de conséquence ou de condition avec le savoir déjà existant sur le sujet, ou encore le confirmer ou le compléter. Alors que les deux propriétés précédentes sont des critères internes au texte, la propriété de cohérence est un critère externe, qui relève de l'intertextualité. La cohérence concerne la dimension transversale d'un texte.

La première dimension (horizontale) fournit déjà l'enchaînement séquentiel des propositions. En assurant sa cohésion interne, la deuxième dimension (verticale) contribue en quelque sorte à faire du texte un ensemble qui se ferme sur lui-même. Mais la troisième dimension (transversale) assure au texte une ouverture sur son environnement et lui confère le caractère de système ouvert².

Ainsi, le bel ordre apparent du texte constitué organisé, figé sur le papier, se désorganise vite face au lecteur/traducteur, avec le lancement spontané du mécanisme d'interprétation. Dès qu'il y a lecture, il y a rupture de l'état stable et entrée dans une phase d'instabilité qui s'accompagne du phénomène d'entropie évoqué ci-dessus. Pourquoi ?

² La notion de système ouvert est également empruntée à la thermodynamique. Edgar Morin définit les systèmes ouverts comme « des systèmes dont l'existence et la structure dépendent d'une alimentation extérieure ... non seulement matérielle/énergétique mais aussi organisationnelle/informationnelle. » (1990 : 30).

Amorce de réponse

Tout d'abord, une langue n'est pas « un sac de mots »³ dans lequel on puise pour fabriquer des énoncés. Cette remarque peut paraître bien élémentaire, mais il ne faut pas oublier que c'est pourtant cette vision de ce qu'est une langue qui est sous-jacente aux travaux sur la traduction automatique tels qu'ils ont été poursuivis, toujours en vain, pendant de nombreuses années. De fait, la grammaire générative de Chomsky, de portée universelle, et censée permettre la formation de tous les énoncés grammaticalement corrects d'une langue, a montré ses limites. De même, l'idée d'une langue qui serait un simple outil d'expression d'une pensée préalable a fait long feu.

Il est apparu qu'une langue est indissociable d'une culture dont elle est le fruit en même temps qu'elle contribue à la façonner. On observe là une autre caractéristique de la complexité : le produit est en même temps producteur de ce produit. Toute culture se construit en opposition aux autres cultures, mais elle n'en reste pas moins ouverte sur son environnement, sur le monde extérieur, où elle puise des connaissances de nature à la faire évoluer, faute de quoi elle s'atrophierait et dépérirait. Ainsi, pour se construire et maintenir son identité, une culture doit se fermer aux autres et, paradoxalement, en même temps elle doit s'ouvrir aux autres pour s'en démarquer et pour se régénérer.

Si la culture, comme la langue, est collective, sa relation à l'individu est double, et c'est là un autre paradoxe. D'une part, il y a l'imprinting culturel qui s'impose à tout être humain dès sa naissance au sein du milieu familial et se trouve confirmé dans les structures éducatives, puis dans la sphère professionnelle. D'autre part, il y a la possibilité de choix. La culture collective constitue une sorte d'offre dans laquelle l'individu peut sélectionner les idées qu'il souhaite suivre et développer. Il y a donc à la fois déterminisme lié à l'imprinting et autonomie de l'esprit humain, qui apparaît capable de faire émerger des connaissances et des idées nouvelles.

Cette diversité de points de vue possibles donne lieu à des échanges qui assurent la dialogique culturelle. « La dialogique culturelle favorise la chaleur culturelle, laquelle favorise la dialogique culturelle. » (Morin, 1991 : 30). La notion de chaleur est, là encore, empruntée au domaine de la thermodynamique, qui nous enseigne que toute transformation s'accompagne d'une libération d'énergie sous forme de chaleur. Dans le domaine linguistique et culturel, la chaleur se manifeste comme des 'franges d'interférence' ou des 'structures dissipatives' (Prigogine et Stengers, 1988)⁴. « De même que la chaleur est devenue une notion majeure dans le devenir physique, de même il faut lui faire une place majeure dans le devenir social et culturel, ce qui nous conduit à envisager, là où il y a 'chaleur culturelle', non pas un déterminisme rigide, mais des conditions instables et mouvantes. » (Morin, 1991 : 30). La traduction étant certes une opération de transfert interlinguistique mais surtout de transfert interculturel, le processus ne peut que se dérouler dans ces conditions d'instabilité. Ce qu'on appelle chaleur est en fait une agitation désordonnée de molécules. Il suffit de faire chauffer de l'eau dans un récipient pour observer la formation de turbulences (désordre). Dans le processus de traduction, les mots se comportent comme les molécules d'eau. En effet, la lecture ne conduit pas à un calcul linéaire du sens, pas plus qu'elle ne réalise la libération d'un

³ Dans ses *Eléments de linguistique générale* [Colin, Paris (1970)], A. Martinet a ardemment combattu cette notion de langue-répertoire qui « se fonde sur l'idée simpliste que le monde tout entier s'ordonne, antérieurement à la vision qu'en ont les hommes, en catégories d'objets parfaitement distinctes, chacune recevant nécessairement une désignation dans chaque langue. » (p. 11).

⁴ Les auteurs abordent aussi la théorie de Shannon, selon laquelle la quantité d'information mesurerait la 'surprise' manifestée à la découverte de chaque élément d'une séquence transmise, pour en dénoncer les insuffisances, notamment l'absence de prise en compte de la participation active du récepteur et l'incapacité à expliquer la production/réception de sens.

sens prisonnier dans les mots. « Aucun sens n'est donné immédiatement ; même celui de l'énoncé le plus simple est le résultat d'un parcours interprétatif complexe. » (Rastier, 1996 : 211).

Pour reprendre la métaphore de l'entropie, on peut voir dans la démarche du traducteur le dégagement de turbulences (désordre) d'où peuvent naître des tourbillons (ordre), avec de multiples interactions entre ces deux mouvements et avec l'environnement. Autrement dit, le traducteur exploite la matière verbale du texte à traduire et, en effectuant la déconstruction, crée une certaine agitation (désordre) puis pose des hypothèses de sens (ordre) qui se trouvent confirmées ou infirmées par la suite du texte. On voit que l'ordre émerge progressivement d'une dégradation. Le sens (re)construit est alors l'objet de la traduction, et de nouveau il y a incertitude et désordre jusqu'à ce que l'expression du sens dans la langue d'arrivée prenne une forme organisée de caractère stable menant à la production d'un texte second équivalent à l'original. Ainsi, donc, le sens est au cœur du processus de traduction. Il en est l'objet, il sous-tend les deux temps majeurs de ce processus et intervient à la fois comme aboutissement du premier et comme condition de déclenchement du second. De fait, le traducteur ne saurait exprimer un sens qu'il n'aurait pas au préalable appréhendé.

Comprendre / émergence du sens → Expression du sens / faire comprendre
--

Le sens

Définir ce qu'est le sens exigerait que l'on adopte tour à tour tous les points de vue de toutes les disciplines qui s'y intéressent, et elles sont nombreuses, ainsi que de toutes les écoles de pensée à l'intérieur de ces disciplines, et là encore elles sont nombreuses. De fait, toute définition du sens est nécessairement subordonnée au contexte théorique dans lequel on se situe. Dans le paradigme de la théorie interprétative de la traduction, le sens tend à coïncider avec le vouloir dire. Ainsi, concrètement le sens d'un énoncé est ce que veut dire cet énoncé. Cette clarification pragmatique n'empêche pas de s'interroger sur la nature du sens. A cet égard, on peut avancer deux propositions (Morin, 1991).

D'une part, le sens est une émergence qui prend forme dans la production de l'énoncé. Même si le sens précède virtuellement la formulation de l'énoncé, il ne se concrétise que dans l'énoncé lui-même. L'émetteur d'un énoncé – l'énonciateur – conçoit une amorce d'idée qu'il a l'intention d'exprimer, et l'idée elle-même prend forme et se concrétise dans l'expression verbale. Le sens n'est pas intégralement pré-existant à la production langagière, il n'est qu'en germe jusqu'à ce que la verbalisation lui confère sa substance. A la réception, le sens d'un énoncé est la somme de tous les événements psychologiques éveillés à la conscience par l'énoncé. C'est un tout dynamique et mouvant qui trouve une stabilité éphémère et ponctuelle dans une situation de communication donnée.

D'autre part, le sens est hologrammatique. De fait, même en étant conscient que le sens d'un énoncé n'est pas réductible à la somme des significations des mots qui le composent, si l'on veut faire émerger le sens d'un énoncé à partir des mots qui le composent, on est conduit à effectuer un rapprochement entre les mots et leur définition. Or, un mot ne se définit pas de manière isolée et autonome. La définition d'un mot utilise d'autres mots qui font eux-mêmes l'objet de définitions utilisant d'autres mots, et cela indéfiniment. Ainsi, non seulement un mot est une composante du vocabulaire, mais encore l'ensemble du vocabulaire se retrouve dans le mot. « Le mot n'a de définition que relativement aux autres mots de la langue : par le jeu des définitions imbriquées, il contient la quasi-totalité du vocabulaire » (Pinson, 1985). Autrement dit, non seulement la partie est dans le tout, mais aussi le tout est dans la partie, de

même que la cellule est partie de l'être humain mais aussi l'ensemble de l'être humain, enfermé dans l'ADN, est présent dans la cellule.

Bien avant la découverte du code génétique, Leibniz avait énoncé un principe analogue dans la *Monadologie*⁵ : « Chaque portion de la matière peut être conçue comme un jardin plein de plantes, et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel jardin, ou un tel étang. » (§ 67). Ainsi se trouve énoncé le principe de continuité. Tout corps ou tout objet est un composé de Monades. La Monade est une substance simple, c'est-à-dire « sans parties », qui est donc sans étendue, sans superficie, et indivisible. La Monade, unité substantielle, se définit par ses rapports aux autres Monades. Chaque Monade est différente des autres, ce qui implique le principe de la variété et de la multiplicité dans l'unité. La Monade étant « sans portes ni fenêtres », c'est-à-dire n'admettant pas d'influence extérieure, cette diversité n'est possible que par une action interne : le changement, vu comme une sorte de métamorphose continue et progressive, puisqu'en vertu du principe des indiscernables, on peut toujours trouver une plus petite différence. On retrouve là un des principes fondateurs du calcul infinitésimal avec la divisibilité à l'infini.

L'appréhension du sens

Au delà de ces propositions sur la nature du sens qui relèvent bien du paradigme de la complexité, ce qui intéresse plus particulièrement l'étude du processus de traduction est la construction du sens. A cet égard, le sens est le résultat d'un mécanisme en boucle : « le sens en gestation nébuleuse de la phrase cherche sa cristallisation en interrogeant les mots, une dialogique hagarde confronte les mots incertains et l'ectoplasme informe d'un sens global non encore concrétisé, jusqu'au moment où les fragments épars de sens incertains s'unissent, s'entre-modifient, s'entre-articulent dans la boucle soudain formée d'un énoncé sensé, lequel rétroagit immédiatement sur tous les mots, leur fixe un sens univoque et intègre toutes les articulations dans la séquence discursive. » (Morin, 1991 : 168). C'est dans la recherche d'un sens univoque que se situe le vrai défi. En effet, les mots du lexique sont presque tous polysémiques, c'est-à-dire qu'ils offrent de multiples virtualités de significations différentes. A cet égard, la première remarque naïve consiste à dire que la prise en compte du contexte permet de lever les éventuelles ambiguïtés et de construire le sens approprié. Mais on n'a rien réglé en disant que le sens est fonction du contexte, et cela pour plusieurs raisons.

Premièrement, pour que le contexte puisse jouer le rôle de filtre et ainsi actualiser une acception au détriment de toutes les autres, il faudrait qu'il existe un nombre fini d'acceptions possibles d'un mot parmi lesquelles le contexte permettrait d'opérer une sélection. Or, nous savons – et les travaux sur le traitement automatique des langues et la traduction automatique sont là pour le confirmer – que, comme tout organisme vivant, la langue est un ensemble ouvert d'unités linguistiques offrant des possibilités illimitées d'emploi. L'ensemble des acceptions d'un mot n'est pas borné et il en apparaît constamment de nouvelles comme il apparaît constamment de l'inédit.

Deuxièmement, on ne peut retenir l'hypothèse d'une démarche ascendante (bottom up) de construction du sens fondée sur le principe de cohérence⁶. Cette démarche analytique procède par repérage de marqueurs et de connecteurs de nature à permettre un calcul du sens. Selon ce principe, la signification d'un énoncé est tirée des seules instructions linguistiques. Les faits de sens sont donc encodés sous des formes linguistiques présentes dans le contexte. Les

⁵ La *Monadologie* a été publiée dans sa version originale en 1714, mais la première parution en français date de 1840. L'édition à laquelle il est fait référence ici est : M.A. Jacques (éd.), *Oeuvres de Leibniz*, Charpentier, Paris, 1842.

⁶ On remarque la non-coïncidence de cet emploi du terme *cohérence* avec son acception en tant que propriété d'un texte (intertextualité).

connexions logico-sémantiques sont censées assurer la lisibilité linéaire d'une séquence. L'hypothèse sous-jacente est que normalement la communication exploite le sens littéral des unités linguistiques et ne s'en démarque qu'exceptionnellement. Il s'agit donc de traiter d'abord la matière linguistique pour en décoder le sens littéral afin d'accéder dans un deuxième temps au sens communiqué. Là encore, l'argument de la pluralité non bornée des acceptions et de la diversité infinie des emplois d'un mot permet de contester l'existence même d'un sens littéral. En effet, l'acception littérale étant une des acceptions possibles, il paraît impossible de circonscrire un sous-ensemble d'un ensemble au demeurant ouvert. Dans cette optique, tout se passe en milieu fermé. Le texte-objet renferme à la fois les instructions pour le décodage d'un premier niveau de sens (co-texte) et les instructions pour le passage (obligé par le contexte) à un second niveau de sens. Toutefois, tous les lecteurs n'obéissent pas nécessairement de la même manière aux instructions présentes dans le texte, soit par capacité limitée, soit par choix instinctif ou délibéré, ce qui conduit à apporter des nuances au niveau de la mise en application de la démarche : « Plutôt que le réceptacle dépositaire d'un sens plus ou moins profond, le texte apparaît comme une série de contraintes qui dessinent des parcours interprétatifs. Chaque lecteur est libre de suivre un tracé personnel, de déformer ou de négliger à sa guise les parcours indiqués par le texte, en fonction de ses objectifs et de sa situation historique. » (Rastier, 1989 : 18).

Troisièmement, à cette conception statique du contexte s'oppose une conception dynamique : le contexte n'est pas préexistant à l'opération de construction du sens, il se constitue au fur et à mesure de la progression de cette construction. Le contexte n'est pas un donné, c'est un construit en perpétuelle mouvance. A chaque instant, une nouvelle association, une nouvelle interprétation vient le modifier, l'accroître, le réorienter. « L'opération élémentaire de l'activité interprétative est l'association ; donner du sens à un texte quelconque revient à le relier, le connecter à d'autres textes, et donc à construire un hypertexte. » (Lévy, 1990 : 80). La métaphore de l'hypertexte illustre bien le caractère de complexité que présente tout traitement d'un texte, et à plus forte raison le processus de traduction qui exige un double traitement : construction de sens et production de sens. De fait, on ne peut plus dire que le contexte détermine le sens communiqué, puisque le contexte lui-même n'est pas une donnée stable, mais un réseau en constante construction et reconstruction. Tel un hypertexte, il est à géométrie variable.

Quatrièmement, à cette vision du contexte comme une configuration hypertextuelle correspond une démarche descendante (top down) de construction du sens, fondée sur le principe de pertinence. Il s'agit d'une démarche synthétique qui se solde par une appréhension globale du sens. Selon ce principe, le sens présente une saillance qui le fait se détacher comme une image ressort sur un fond et s'impose au lecteur (Sperber et Wilson, 1986). Pour mieux appréhender ce phénomène, on pourrait mobiliser la théorie de la Gestalt. Ainsi, un sens se dégage qui exclut tous les autres sens possibles. Selon ce principe, le sens d'un énoncé ne peut être dérivé des seules instructions linguistiques et sa construction exige la prise en compte de tout un contexte cognitif. L'hypothèse sous-jacente est que l'état normal de la communication est la non-littéralité. De ce fait, le sens d'un énoncé comporte des composants qui ne sont saturés qu'au niveau de la dimension pragmatique. Autrement dit, les effets de sens dépendent de l'emploi des unités linguistiques et sont inférés pragmatiquement. C'est en effet au niveau pragmatique que se fait la mobilisation des éléments contextuels de nature à déclencher le processus inférentiel, qui enchaîne les implications contextuelles, ou implicatures (Grice, 1979). L'approche inférentielle explique les effets de sens par des principes pragmatiques. La construction du sens n'est pas le produit d'une addition de la signification des mots composant l'énoncé, mais le résultat d'un processus inférentiel qui implique une récupération en mémoire de connaissances extérieures au texte. Les inférences sont en quelque sorte des informations activées bien qu'elles ne soient pas mentionnées

explicitement. Une fusion des inférences produites et des informations explicites s'opère, qui aboutit à la construction structurée d'un sens. A cet effet, la mémoire du lecteur/traducteur se trouve donc constamment sollicitée ; « l'objectif de tout texte est de provoquer chez son lecteur un certain état d'excitation du grand réseau hétérogène de sa mémoire » (Lévy, 1990 : 28).

La mémoire

La mémoire jouerait donc un rôle clé dans l'appréhension du sens. A cet égard, on connaît deux types de mémoire : la mémoire à long terme, également dénommée mémoire passive, qui assure le stockage des informations qu'on accumule et qu'on conserve sa vie durant ; la mémoire à court terme, encore dénommée mémoire active ou mémoire de travail (Baddeley, 1986), qui renferme les informations immédiatement disponibles parce que d'acquisition récente ou appelées de la mémoire à long terme en réponse à un stimulus, par exemple, la lecture d'un mot ou d'une chaîne graphique. Ces deux types de mémoire sont pilotés par un administrateur central qui coordonne et intègre les représentations et gère les priorités dans le déroulement d'un traitement.

Les travaux récents vont plus avant dans la segmentation de la mémoire et conduisent à distinguer dans la mémoire à long terme une partie mémoire déclarative dont le contenu peut être exprimé sous forme verbale et une partie mémoire non-déclarative dont le contenu ne se prête pas à une formulation verbale. A un niveau plus poussé de détail, la mémoire déclarative est elle-même composée d'un module de mémoire épisodique qui renferme les souvenirs d'expériences et d'événements vécus, et d'un module de mémoire dite sémantique qui renferme les connaissances acquises tout au long de la vie. Quant à la mémoire non-déclarative, elle se subdivise en mémoire du conditionnement qui entraîne des comportements réflexes et en mémoire procédurale qui pilote des automatismes. Toutefois, la possibilité de segmenter la mémoire en fonction de catégories de contenu ne doit pas conduire à en inférer une spécialisation localisée dans le cerveau. Avec les progrès de l'imagerie médicale, les neurosciences ont mis en évidence un fonctionnement en réseau des différentes parties de la mémoire ; en fait, la mémoire à long terme serait une sorte de vaste réseau associatif (Lévy, 1990). On peut raisonnablement retenir que c'est la partie dite déclarative de la mémoire à long terme qui est surtout sollicitée par la mémoire de travail dans le processus de traduction. Dans la mémoire à long terme, Sperber (1974) distingue deux formes d'organisation. D'une part, une organisation rationnelle avec un classement stable hiérarchisé, qui correspond à l'organisation de l'encyclopédie. L'organisation rationnelle rend possible la convocation, c'est-à-dire l'appel direct d'une information à partir du concept dont elle dépend. D'autre part, une organisation symbolique qui fonctionne comme un réseau d'associations sans cesse renouvelées, en fonction d'analogies et de rapprochements occasionnels. L'organisation symbolique permet d'évoquer une information à partir d'autres informations auxquelles elle est associée. C'est notamment ce qui permet de comprendre des formulations tropologiques – métaphores et métonymies – les figures de rhétorique et les expressions figées. L'évocation intervient si la convocation échoue ou se révèle insuffisante. « En d'autres termes, pour la convocation, les concepts sont directement disponibles à l'esprit, alors que l'évocation nécessite un balayage des encyclopédies conservées dans la mémoire passive. » (Choi-Diel, 2001 : 76).

Toutefois, cette présentation schématique, si séduisante soit-elle, n'explique pas comment s'effectuent le stockage et le rappel en mémoire, selon les besoins. Cette conception de l'organisation de la mémoire laisse supposer un fonctionnement par activation, c'est-à-dire que l'information pertinente fait l'objet d'un rappel sélectif de la mémoire à long terme en mémoire de travail par un mécanisme d'activation piloté par l'attention. Or, plus récemment,

la thèse du contrôle inhibiteur a été avancée, selon laquelle le mécanisme sélectif est non plus l'activation par amorçage positif, mais l'inhibition qui implique un fonctionnement par amorçage négatif. Autrement dit, il y a un blocage actif des informations non pertinentes en mémoire de travail. L'intérêt que présente l'attention sélective dans l'étude du processus de traduction est manifeste. En effet, en tant que fonction pilote de la mémoire, l'attention sélective contribue à cibler les informations à traiter et à maintenir un certain niveau de traitement, et permet notamment d'inhiber une réponse immédiate spontanée mais non pertinente dans une situation donnée et de lancer une stratégie de traitement quand un choix est à effectuer⁷.

Conclusion

Le paradigme de complexité implique une dialogique (Morin, 1994) qui consiste à articuler entre eux des concepts à la fois concurrents et antagonistes afin de les rendre complémentaires. Ainsi, le texte à traduire est à la fois un ensemble fini de pages contenant un nombre fini de mots (dont le décompte sert de base à l'établissement de la facture !) et un système ouvert sur une infinité d'autres textes avec lesquels il entretient une relation d'intertextualité. Or, si le sens voulu par l'auteur du texte est codé à l'aide des mots qui le composent, les mots étant par nature polysémiques⁸, le co-texte ou contexte verbal joue le rôle de filtre de nature à lever les ambiguïtés de premier niveau, et le contexte cognitif intervient ensuite pour conférer aux mots une signification univoque et ainsi permettre la construction du sens de l'énoncé. Mais cette séquentialité est très artificielle, la construction du sens se faisant en boucle : les mots livrent leurs significations multiples en germe, mais c'est le contexte global qui leur fixe leur signification actualisée dans l'énoncé. Ainsi se construit un sens à l'exclusion de tout autre virtuellement possible : le tout confère un sens à la partie, laquelle confère un sens au tout.

De plus, le contexte n'est pas un donné mais un construit, c'est-à-dire qu'il ne présente pas une configuration pré-existante au texte à traduire, mais il se compose et se recompose au fur et à mesure du processus inférentiel d'interprétation au cours de la phase de compréhension (premier temps majeur du processus de traduction). Le processus inférentiel implique, là encore, une interaction entre le texte et son environnement au point que l'environnement d'extérieur au contenu du texte en devient partie constitutive.

Texte, contexte, hypertexte (Durieux, 1996), ces entités apparemment disjointes s'imbriquent, se fondent et s'intègrent en un tout. L'observation de la prestation de l'interprète de conférence en simultanée apporte une preuve empirique de l'appréhension globale du sens du discours. La poursuite logique de l'idée exprimée par l'orateur, appuyée sur une connaissance du thème et des paramètres de la situation de communication (qui parle, à sui, en réponse à quoi, à quel stade du débat, avec quels enjeux, etc.) permet à l'interprète de poser par anticipation des hypothèses de sens avec un degré raisonnable de probabilité de confirmation par la suite du discours. Au fil du discours, le contexte dont il dispose s'étoffe, se précise, s'étend au fur et à mesure que s'opèrent de nouvelles associations et interprétations. Le contexte contribue à construire le sens du texte qui contribue à construire le contexte. Ainsi le produit est en même temps producteur du produit.

La conception scolaire de la traduction, comme exercice analytique procédant par une série de décodages successifs s'affinant progressivement est pure fiction dans le monde professionnel.

⁷ Le mécanisme mis en oeuvre dans le cadre de l'exécution de traductions fait l'objet d'une présentation détaillée avec un exemple concret développé dans Durieux (2003).

⁸ Il n'y a pas que les mots de la langue usuelle qui sont polysémiques, même les termes techniques le sont. Ces derniers sont souvent considérés à tort comme monoréférentiels. Cette vision superficielle de la terminologie technique a été dénoncée, avec exemples concrets à l'appui, dans Durieux (1992).

Au mieux, il s'agit d'une rationalisation a posteriori. En effet, le processus de traduction n'est pas la simple application d'un programme, qui est une séquence constante d'opérations prédéterminées, censé donner des résultats prévisibles et répétitifs. L'échec des travaux sur la traduction automatique est là pour en témoigner. A la notion de programme, avec sa systématisme et sa rigidité, s'oppose ici celle de stratégie. La stratégie consiste à élaborer plusieurs scénarios, qui pourront être modifiés selon les informations acquises ou mobilisées au cours du déroulement du processus de traitement afin de s'adapter à la situation avec souplesse. Le traducteur comme l'interprète de conférence fonctionne ainsi. L'opération de traduction, qu'elle soit écrite ou orale, exige la mobilisation de connaissances très diverses : des connaissances linguistiques (langue de départ et langue d'arrivée), des connaissances thématiques (sur le sujet traité et autour du sujet traité), des connaissances relatives à la situation de communication (quant à la production du texte original et à la réception voulue de la traduction). La mémoire y joue donc un rôle clé, avec ses jeux imbriqués de convocation et d'évocation au sein d'une structure en réseau, reflet de la pensée complexe.

BIBLIOGRAPHIE

- Baddeley, A.D. (1986) *Working Memory*, Oxford University Press, Oxford.
- Choi-Diel, I.R. (2001) *Evocation et cognition, Reflets dans l'eau*, Presses Universitaires de Vincennes.
- Dominicy, M. (1990) « Prolégomènes à une théorie générale de l'évocation », in M. Vanhelleputte et L. Somville (dir) *Sémantique textuelle et évocation*, Peeters, Louvain, pp. 9-37.
- Durieux, C. (1992) « Transcodage et traduction », *Turjuman*, Vol. 1 No.1, Tanger, pp. 15-22.
- Durieux, C. (1996) « Texte, contexte, hypertexte », *Cahier du C.I.E.L. 1994-95*, Université Paris 7, pp. 215-228.
- Durieux, C. (2000) « De la théorie linguistique à la théorie interprétative », Epistémologie de la règle de trois, *Cahiers de la MRSH*, Presses Universitaires de Caen, pp. 85-95.
- Durieux, C. (2003) « La traduction : exemple d'application de décisions sous contraintes » in *Les décisions sous contraintes*, B. Cadet, C. Grenier et A. Smida (dir.), Presses Universitaires de Caen, pp. 169-182.
- Grice, H.P. (1979) « Logique et conversation », *Communications* 30, pp. 57-72.
- Le Moigne, J-L. (2002) *Le constructivisme – épistémologie de l'interdisciplinarité*, L'Harmattan, Paris.
- Lévy, P. (1990) *Les technologies de l'intelligence*, La Découverte, Paris.
- Morin, E. (1990) *Introduction à la pensée complexe*, ESF éditeur, Paris.
- Morin, E. (1991) *La méthode, 4. Les idées*, Seuil, Paris.
- Morin, E. (1994) *La complexité humaine*, Flammarion, Paris.
- Pinson, G., Demailly, A. et Favre, D. (1985) *La pensée : approche holographique*, Presses universitaires de Lyon.
- Prigogine, I et Stengers, I. (1988) *Entre le temps et l'éternité*, Fayard, Paris.
- Rastier, F. (1989) *Sens et textualité*, Hachette, Paris.
- Rastier, F. (1996) *Sémantique interprétative*, PUF, Paris.
- Sperber, D. (1974) *Le symbolisme en général*, Hermann, Paris.
- Sperber, D. et Wilson, D. (1986) *Relevance, Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell [trad. fr. *La pertinence. Communication et cognition*, Ed. de Minuit, Paris, 1989.]